

N. IORGA, HISTORIEN DE L'EMPIRE OTTOMAN

„Il y a des noms qui vivent et dont on peut parler à chaque instant comme d'une chose présente." Cette remarque de Sainte Beuve¹ ne peut s'attacher à nul autre nom de notre époque avec plus de justesse qu'à celui de Nicolas Iorga. Esprit profond et vaste qui projetait des reflets de génie dans l'immense champ de l'histoire, il assumait la tâche de saisir et de tracer les grandes lignes de l'évolution de l'humanité sans rien retrancher à la diversité de l'ensemble. Dans cette œuvre de *résurrection* du passé, le fait ne se métamorphose pas en une vue de l'esprit qui abuse, par excès de logique. Il demeure une manifestation vivante des grandes forces qui dominent les différents actes de „la tragédie de la race humaine"².

Un de ses fragments, l'un des plus émouvants peut-être, qui embrasse dans toutes ses sinuosités un tronçon de la chaîne des temps, c'est l'épopée de la grandeur et de la décadence de l'Empire Ottoman. Vivement critiquée au début, lorsque les objections s'élevaient d'elles-mêmes de toutes parts dans une atmosphère orageuse³, l'*Histoire de l'Empire Ottoman*⁴ n'est point encore, jugée définitivement.

Après vingt années révolues, au cours desquelles le grand savant et infatigable travailleur que fut N. Iorga revint, dans

¹ *Causeries du Lundi* t. I, p. 199.

² N. Iorga, *Préface à une historiologie. Pages posthumes*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, t. XXII 1 (Bucarest 1941), p. 6.

³ Cf le compte rendu de C. Brockelmann dans *Literarisches Zentralblatt* XXV (1908); C. J. Jireček dans la *Byzantinische Zeitschrift* XVIII (1909) pp. 578—586

⁴ N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, tome I—V (Gotha 1908—1913). (*Geschichte der Europäischen Staaten*. Hrsg. von A. H. L. Heerr, F. A. Ukert, W. v. Giesebrecht und K. Lamprecht. 37. B.)

de nombreux écrits, sur certains points pour les compléter, les corriger ou leur donner un sens nouveau, susceptible d'éclairer tant d'autres problèmes restés jusqu'alors nébuleux, il est temps d'essayer d'établir en toute convenance la portée de cette partie de son œuvre gigantesque. Ce n'est pas à dire que nous ayons la prétention d'exprimer un avis définitif sur un travail considérable dont on ne peut détacher un fragment sans risquer d'ébranler tout le reste. Car l'œuvre de N. Iorga a ceci de particulier qu'elle forme un tout, où chaque partie est étroitement reliée à l'ensemble.

Lorsqu'au début de sa carrière il aborda un problème d'histoire universelle, tel que celui de la croisade au XIV-ème siècle ¹, suivi de près de sa survivance au XV-ème, il pénétra dans le domaine cher aux orientalistes, auxquels il se préparait à apporter des vues d'une haute originalité, appuyées sur un vaste matériel documentaire, puisé aux archives des républiques italiennes qui eurent les rapports les plus étroits avec l'Empire Ottoman, à l'époque où son historiographie en était encore à d'humbles débuts ².

Il en fut de même, lorsque le besoin impérieux de saisir le sens de notre histoire nationale le poussa à en étendre le cadre restreint, traditionnel. Et, voulant l'embrasser dans toute sa généralité, il fut amené à diriger ses recherches vers les grandes formes politiques qui dominent le moyen âge et l'époque moderne : l'Empire Byzantin et sa continuation sous l'enseigne turque.

Il obéissait, sans doute, à une inclination de son puissant esprit de synthèse qui le poussait, dès l'élaboration de l'*Histoire du peuple roumain dans le cadre de ses formations politiques* ³ à étudier la vie de toute cette fraction de l'humanité organisée et unifiée par l'Empire dans le Sud-Est de l'Europe. Insistons encore sur l'intérêt puissant et jamais démenti du grand historien pour l'idéal du moyen âge qui, en réveillant toute une suite de pensées, l'entraînait à étudier dès 1899 „dans la conquête turque, un épilogue, une revanche musulmane des croisades clas-

¹ N. Iorga, *Philippe de Mézières 1327—1405 et la croisade aux XIV-e siècle* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes), Paris 1896.

² N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle*, tomes I—III, Paris 1899—1902. Les trois autres séries furent publiées à Bucarest, en 1915, 1916.

³ *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, tomes I—II, Gotha 1905.

siques" ¹. À ce programme déjà vaste qui comportait „l'histoire des projets, des tentatives, des espérances de croisade au XV-e siècle et de son épilogue au XVI-e" devait s'ajouter une histoire des relations entre les Turcs et l'Europe chrétienne du point de vue de l'antagonisme religieux. Son ardent labeur lui permit de rassembler une masse imposante de documents qui formèrent les *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle*.

Ce fut alors qu'une influence extérieure — née du développement des études historiques d'une part, et des conditions politiques et économiques mondiales qui avaient abouties à une immense solidarité humaine, de l'autre — donna un horizon plus vaste à ses préoccupations.

En Allemagne, dans cette terre d'élection de l'érudition historique et de l'interprétation philologique, le poids accablant et parfois fastidieux des détails soulevait le problème ardu de la synthèse. D'autant plus qu'au début de notre siècle lorsque la rapidité des communications créait une unité visible des groupements humains, l'Allemagne impériale qui détenait l'hégémonie militaire de l'Europe, se lançait dans une vaste activité de production et d'échange qui l'entraînait vers l'expansion mondiale. Ce fut dans cette atmosphère qu'un des grands révolutionnaires de l'histoire, Lamprecht, qui dirigeait la collection Heeren et Ukert, s'adressait à son ancien élève pour le charger de traiter le problème que posait l'Empire Ottoman : comment, dans cette moitié orientale de l'Europe, partagée entre différents ordres politiques : byzantin, slave, latin et ottoman, le plus tard venu s'imposa et parvint à établir par-dessus les divergences nationales et religieuses, l'unité monarchique et la paix de l'absolutisme.

Nous touchons ici à l'une des grandes idées générales qui font l'âme même de cette œuvre et que nous nous proposons de dégager de l'ensemble. Y eut-il lors de ce que l'on est convenu d'appeler la chute de Constantinople, une rupture totale entre cette unité politique au déclin qu'était Byzance et l'état hiérarchisé de Muḥammed II Fâtih?

Pour répondre à cette question renfermant, sous une forme latente, le sens même de cette puissante création politique et militaire qui donna une unité au monde du Sud-Est européen, N. Iorga remonte — pour la première fois dans une Histoire

¹ *Notes et Extraits*, seconde série. Paris 1899, p. V.

générale — aux origines de cette grande fraction de la masse turque sur laquelle l'Empire s'appuya, sans en être pourtant dominé.

Dans le premier volume de l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, N. Iorga nous montre ce peuple de pâtres et de cavaliers originaires de la steppe asiatique, ayant derrière eux une longue évolution historique au cours de laquelle ils empruntèrent aux Arabes des notions d'agriculture et d'armement mêlés à des éléments de culture iranienne et syrienne¹. Il nous les montre lors de leur entrée dans l'histoire universelle en qualité de fondateurs d'un Empire selon la tradition des despotats asiatiques, assyriens, chaldéens et médo-perses. Il esquisse, dans son „Empire Byzantin”, le sens du contact entre ces nomades et les populations environnantes auprès desquelles ils s'étaient établis, sans exercer aucune persécution d'ordre religieux².

Mais l'émiettement — dû surtout au régime des fiefs — de ce puissant État Seldjūkide qui avait enfoncé la digue byzantine d'Anatolie pour succomber à l'invasion mongole et aux querelles de succession, favorisa l'essor du nouvel émirat des begs de la maison de 'Osmān. Sur les traces des timariotes avides de butin, ils s'étendent dans le nord-ouest, au dépens des Byzantins dont ils reculent peu à peu les frontières mal gardées par suite de la „suppression des privilèges et du transfert en Europe des meilleures troupes asiatiques”³.

Les anciens habitants d'Anatolie, pressurés par le fisc byzantin, acceptent de bonne grâce — souligne N. Iorga — la domination de ces Turcs dont la civilisation contenait tout un héritage de pensées et de forme helléniques⁴. Dans l'*Histoire de la vie byzantine*, le grand historien insiste sur le fait, qu'à cette époque, les Turcs sont presque assimilés, sauf en ce qui concerne la religion⁵. Leur insignifiance même par rapport aux autres émirats anatoliens tel que celui de Karamān, héritier de la glorieuse tradition Seldjūkide, celui d'Aidīn dont Umur Beg relève si haut le prestige, ou celui de Şarukhān, repaire de pirates dangereux pour les flottes de l'Orient chrétien, constitue, selon N. Iorga, une des raisons de leur étonnante for-

¹ N. Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches*, I, p. 21.

² N. Iorga, *The Byzantine Empire*, Londres 1907, p. 194.

³ N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, Bucarest 1934, t. III, p. 159.

⁴ *Ibid.*, p. 227.

⁵ *Ibid.*, p. 160.

tune politique ¹. Le voisinage de l'Empire Byzantin où l'on pouvait aisément faire de rapides conquêtes et l'interdiction de la piraterie qui porte un coup mortel à l'émirat de Smyrne, placent les Turcs Ottomans au premier rang ².

Dans cette phase initiale de leur histoire, les successeurs de 'Osmân ne prétendirent nullement à la domination de l'Anatolie et encore moins à celle de la péninsule des Balkans. L'idée territoriale, d'origine romaine, leur était tout aussi étrangère que le fanatisme musulman des Arabes ³. Un article consacré à cette question dans la *Byzantinische Zeitschrift* ⁴ établit que ce furent deux événements étrangers à leur propre histoire, la guerre du Levant entre Gênes et Venise et le conflit dynastique de Constantinople qui leur ouvrirent les portes de l'Europe.

Jean VI Cantacuzène assigna à ses mercenaires Ottomans moins prétentieux parce que plus pauvres et plus obscurs, le camp retranché de Tzympe (Zympa) pour les avoir sous main au moment où son ami Umur Beg de Smyrne lui faisait défaut ⁵. Il se réservait de les employer, d'après le système de la Rome d'Orient, contre d'autres barbares. Un événement fortuit, le célèbre tremblement de terre qui démantela les murailles de Gallipoli (2 mars 1354) fit le reste. Il y amena non pas une invasion passagère, mais une colonisation durable ⁶.

Les nouveaux maîtres du Chersonèse y continuèrent leur ancien métier asiatique de *détrousseurs de caravanes* qui les mena, par les deux grandes voies de commerce, à Andrinople et à Thessalonique ⁷. Murâd I y fut attiré, dit N. Iorga, par les perspectives plus brillantes que lui offrent ces régions agitées par des troubles incessants.

Il s'y laissa bientôt retenir par les dangers pressants suscités par les maîtres de la Macédoine. Mais la résistance serbo-

¹ N. Iorga, *Chestiunea Mării Mediterane*, Vălenii de Munte 1914, pp 144, 145.

² *Cours universitaire* de 1935—1936.

³ *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 226 ; *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe* (1342—1362) dans la *Byzantinische Zeitschrift* XV (1906) p. 214 ; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 148.

⁴ *Latins et Grecs d'Orient*, *loc. cit.* ; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 141 et suiv.

⁵ *Gesch. des Osm. Reiches*, I p. 187 et suiv. ; *Latins et Grecs d'Orient*, p. 194.

⁶ *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 233.

⁷ *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 148 ; *Gesch. des Osm. Reiches*, I, p. 213.

hongroise se brise aux batailles de la Maritza (Černomen, 26 septembre 1371) et de la Voiusa (1385) dont l'importance dépasse celle de Kossovo (1389) par cela même qu'elles consolident la domination turque en Macédoine et en Albanie¹. La Bulgarie abdique presque sans lutte.

N. Iorga voit dans ces actions militaires, la nécessité de liquider une situation, c'est-à-dire de transformer en une province tout un essaim de conquêtes dues aux initiatives des begs et des *aķindĵi*². L'idée qui y préside est inspirée par les conceptions politiques de Byzance marquant fortement de son empreinte les *ĉelebi* et les *kirishdĵi* ottomans de la fin du XIV^e siècle. Mais elle se fit jour lentement, car les Turcs ne possédaient pas encore les formes de vie nécessaires à l'établissement d'un nouvel empire³. C'est pourquoi, les auteurs de la conquête ottomane composée d'actes de vasselage, de relations de famille, de redditions, commencent par l'essai d'une suprématie sur les états de la Péninsule devenus vassaux. Ce système s'avérait d'ailleurs conforme aux idées chevaleresques dont était empreint, par ses relations avec les Serbes, le brillant chevalier turc qu'était Bāyazīd I Ildirim.

Mais les guerres intestines qui ravageaient les Balkans alors que les populations gémissaient, impuissantes, sous le poids des impôts, exigeaient — dit N. Iorga — l'établissement d'un nouvel Empire rajeuni, qui se substituât à ces états fantômes et écartât toute souveraineté féodale. Pour gouverner et administrer cet Empire qui n'avait ni caractère territorial, ni titre national, puisqu'il n'était, d'après le droit turc, que l'héritage de 'Osmān, les Turcs, „conquérants malgré eux”, s'adressèrent aux vaincus⁴. Muḥammed II, profondément influencé par les formes de vie byzantines, se sert de rénégats Grecs, Albanais, Serbes et Bulgares, dont la sincérité des convictions religieuses pouvait être aisément mise à caution, mais dont le zèle politique ne se démentit par contre jamais⁵. C'est par eux, dit N. Iorga, que l'Empire continua „avec tout ce qu'il contenait de souvenirs, de moyens et d'indestructible idéal

¹ *Cours cité*; *Gesch. des Osm. Reiches I*, pp. 241, 255.

² *Cours cité*.

³ *Gesch. des Osm. Reiches I*, p. 264.

⁴ N. Iorga. *Les causes de la catastrophe de l'Empire Ottoman*, Vălenii de Munte, 1913, p. 12.

⁵ *Gesch. des Osm. Reiches II*, p. 476 et suiv.

qui transforma presque d'un jour à l'autre ceux qui, de Brousse et d'Andrinople, étaient venus s'installer sur cette place d'une séduction infinie" ¹.

L'Empire ne disparut donc point, comme système politique, au lendemain de la conquête de Constantinople dont la résistance eut plutôt un caractère latin, chevaleresque ². N. Iorga affirme même que l'établissement des descendants de 'Osmân à Constantinople en précipita l'évolution historique, suivant en cela les nécessités inéluctables imposées par l'éclosion, plus rapide en Orient qu'en Occident, des temps modernes. Grâce à ces nouveaux souverains musulmans, l'antique autocratie impériale de Byzance qui avait sombré sous ces continuateurs de l'Empire latin qu'étaient les Paléologues, renaît plus puissante que jamais. Car le Sultân, le Pādishāh, le Mālik est, selon le droit turc, l'héritier des Khalifes, le représentant sur terre de Muḥammed, le maître tout puissant dont la volonté fait, loi. Et c'est aussi, depuis qu'il prit la place de Justinienne pour les Slaves comme aussi pour les Grecs et les Roumains, l'Ṭzar, le très-haut monarque, le Βασιλεύς, l'Empereur d'Orient ts Car Muḥammed II Fātiḥ avait conservé l'autonomie des sujets chrétiens qui fut consacrée par de nouveaux privilèges, échange du kharādī, prix modéré de rachat des dhimmī.

Quand aux restes de domination féodale engendrés naguère par la conquête latine de Constantinople (1204) ou fondés sur ses ruines, ils furent bientôt évincés, comme le seront peu à peu les républiques italiennes qui avaient maintes fois travaillé à l'affaiblissement de Byzance pour en briguer la succession. C'est à ce titre aussi, que celui qui fut longtemps qualifié de „*destructeur de l'Empire*” fut, en fait, son *restaurateur* ⁴. N. Iorga l'a bien montré lorsqu'il étudia dans „*Byzance après Byzance*” certains aspects de cette politique de collaboration avec toutes les nationalités de l'Empire, aspects tels que le relèvement du patriarcat œcuménique de l'Église orthodoxe, le repeuplement et l'agrandissement de Constantinople et la conservation des autonomies locales byzantines. Le monde assiste à une nouvelle „*Pax Romana*” ⁵.

¹ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, pp. 5—6.

² *Ges h. des Osm. Reiches* II, p. 23.

³ *Byzance après Byzance*, p. 58; *Gesch. des Osm. Reiches* II, p. 48; *Ches-tiunea Mării Mediterane*, p. 158.

⁴ *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 295.

⁵ *Gesch. des Osm. Reiches* II, p. 197.

C'est ainsi, qu'une fois de plus, se vérifiait l'antique principe politique qui voulait que le caractère de la dynastie n'ait aucune importance, puisque l'Empire qui est universel, ne peut subir aucune influence et aucune transformation essentielle¹.

Le même problème d'orientation politique qu'à l'époque de Justinien se posera pour ses successeurs musulmans, tant est grande, même à plusieurs siècles de distance, la puissance des permanences historiques. Il s'agit, à nouveau, de choisir entre l'Europe et l'Asie. Et, de nouveau, l'attrait mystérieux de Constantinople-Istanbul attire de l'Euphrate au Bosphore, les forces vives de l'Islām.

Un Muḥammed II, même un Bāyazīd II et surtout un Suleymān II le Magnifique se laissent séduire par la conception romaine millénaire qui prescrivait à l'Empire une certaine étendue jusqu'à la frontière du Danube, la domination des mers environnantes et permettait certaines visées sur l'Italie. Mais Muḥammed II fut arrêté — par son conflit avec l'émule de Tīmūr, Uzun-Hasan² — dans sa tentative d'encerclement des provinces vénitiennes, tentative qui lui ouvrait, par Belgrade et les gués du Danube, le chemin de Vienne³. Bāyazīd II se contenta de compléter la conquête de la Mer Noire et de la Morée.

Mais Suleymān II reviendra à la politique danubienne, reniant l'héritage de Selīm I qui avait su comprendre que les provinces d'Asie, de Syrie et d'Égypte constituaient les forces vives de l'Empire. N. Iorga rend les grands-vizirs Ibrāhīm et Muḥammed Sokoli⁴, responsables de cette politique d'européanisation qui épuisa l'Empire et le détourna d'une voie plus conforme à ses véritables intérêts.

Cependant, la politique de ces Serbes tout-puissants qui n'avaient pourtant point d'autre but que de consolider les frontières du Danube, de la Sava et de la Drava — car tel est le sens de la campagne de Mohács — se heurta à l'incapacité politique des Hongrois. Force leur fut alors de se saisir du point le plus périlleux du Danube, position stratégique de

¹ N. Iorga, *Le caractère commun des Institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris 1929, p. 39.

² *Gesch. des Osm. Reichs* II, p. 163.

³ *Cours* de 1935—1936.

⁴ *Ibid.*

haute importance, et d'y établir le beglerbegat de Bude qui ouvrait aux janissaires la voie vers Vienne.

Dans une Europe divisée par la rivalité de François I-er et de Charles V, des catholiques et des protestants, Suleymân le Magnifique pouvait aisément faire figure de Basileus et remplir ses contemporains d'admiration et de terreur. À côté de ces Habsbourg qui sont incapables de s'opposer à la poussée ottomane par suite de la résistance des comuneros d'Espagne, du soulèvement des Pays-Bas et du problème luthérien, Suleymân le Magnifique donna à sa monarchie universelle un prestige sans égal.¹ Prestige sans égal, il est vrai, mais prestige chèrement payé — selon N. Iorga — par la perte de la Syrie et de l'Égypte qui retournent à leur ancienne autonomie locale, par l'affaiblissement de la flotte, créée par Khair ed-Dîn Barbarossa, et surtout par le déracinement des Turcs de leur base naturelle.

Le déclin de l'impérialisme ottoman approche.

Il se manifeste lors de l'offensive des puissances chrétiennes groupées autour de Philippe II qui entend défendre la Méditerranée contre les Turcs et les Barbaresques. Mais Lépante (7 octobre 1571) ne fut que le choc de deux „impuissances” militaires et laissa la mer à la merci des pirates². En Orient, le danger apparaissait plus pressant encore par la reprise des guerres perses qui ruinent les finances ottomanes.

N. Iorga esquisse, dans le troisième volume de l'Histoire de l'Empire ottoman³, une large fresque de cette période de la décadence de la dynastie, représentée par des Sultâns accablés sous le poids d'une hérédité tragique. Les vizirs, choisis à présent par les eunuques et les femmes du Sérail, sont à leur taille.

Dans cet affaiblissement général, marqué par des exactions fiscales et par de fréquents soulèvements, Muḥammed III tente un relèvement⁴ sous l'impulsion du grand-vizir albanais Sinân-Paşa et sous la pression de la croisade de Rodolphe II et de Clément VIII, qui éveilla la conscience nationale des chrétiens du Bas-Danube⁵. Mais la paix de

¹ *Ibid.*; *Gesch. des Osm. Reiches* III, p. 76 et suiv.

² *Chestiunea Mării Mediterane*, pp. 185, 186.

³ *Gesch. Osm. des Reiches* III, pp. 135—404.

⁴ *Ibid.*, pp. 305—337.

⁵ *Ibid.*, pp. 339—340.

Zsitvatorok (11 novembre 1606) porta, dit N. Iorga, un coup mortel à l'Empire par la suppression de ces expéditions des Martolosi qui constituaient non seulement une importante source de profit, mais surtout la raison d'être de cet organisme politique et militaire en déclin¹.

La décadence se précipite avec son cortège de guerres difficiles et souvent désastreuses contre les Perses, les Cosaques et les Polonais, avec les pertes de provinces, les difficultés financières, les intrigues de cour et l'anarchie militaire qui devaient précipiter la fin de ce Sultân à l'ancienne mode qu'était l'héroïque 'Osmân II².

Un de ses successeurs, un très grand Sultân, dont N. Iorga trace un saisissant portrait, le sanguinaire Murâd IV (1623—1640) tenta, par une politique ferme, de sauver l'Empire menacé en Orient en reconstituant les forces militaires³. Mais après le glorieux épisode du conquérant de Baghdâd qui se place sur la ligne politique d'un Selîm I-er, l'Empire retombe dans l'ancienne misère, avivée par l'agitation religieuse des Balkans³ et de l'Asie⁴.

L'Empire semblait à la veille de la ruine. Ce fut alors que deux hommes remarquables, grands généraux et administrateurs habiles, Muḥammed Köprülü (1656—1661) et Aḥmed Köprülü (1661—1676) devinrent ses vrais maîtres. Ils formèrent alors le dessein de le redresser par une série d'offensives en Europe qui furent : la guerre de Crète, la guerre de Sankt-Gotthard, la guerre contre les Cosaques, la guerre contre la Pologne et la guerre avec le grand-prince de Moscou. Par leur énergie qui suppléa à l'insuffisance des descendants de 'Osmân, ces deux Albanais donnèrent à l'Empire, à défaut de réformes internes impossibles à réaliser, un nouveau rayon de splendeur⁵. Une fois encore, comme aux temps glorieux de Muḥammed II ou de Suleymân II, l'Empire s'accrut de nouvelles provinces : les îles, la Podolie, l'Ukraine.

Mais ce magnifique impérialisme qui eut aussi son chapitre méditerranéen avec la conquête de la Crète fut chèrement payé

¹ *Gesch. des Osm. Reiches* III, pp. 443—445.

² *Ibid.* p. 449 et suiv.

³ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, pp. 20, 24, 54.

⁴ *Ibid.* p. 57.

⁵ *Chestiunea Mării Mediterane* p. 213.

— remarque N. Iorga — en dépit de la reconstitution de l'armée, par les rigueurs d'un gouvernement despotique, la ruine des finances et de la flotte, l'épuisement des forces de l'Empire et aussi par l'éveil de convoitises inouïes.¹ Ce fut le cas surtout lorsque le médiocre successeur des Köprülü, Kara-Muştafâ, obligé de suivre la voie que ses grands devanciers avaient imprimée à l'Empire², reprit l'idéal de Suleymân le Manifique. Il se heurta alors à la résistance suscitée par cet autre idéal de la croisade, rallumé en Crète, qui groupa, par-dessus les rivalités politiques, les forces des Habsbourg et les brillants cavaliers de Jean Sobieski. Mais le succès des Polonais à Vienne (1683) réveilla les prétentions germaniques, jamais oubliées. Les armées impériales parcoururent, victorieuses, la vallée du Danube pannonien qui leur ouvre la voie vers la Transylvanie et le Bas-Danube.

La Russie unifiée par Pierre le Grand revendique l'héritage des Cosaques, tandis que Venise, délivrée de ses rivales, prend l'offensive dans la Méditerranée orientale.

La rançon des ambitions formidables de Suleymân le Magnifique et des Köprülü fut donc la paix désastreuse de Carlowitz (1699) qui consacra l'emprise autrichienne sur le Danube, par la prise de la Hongrie et de la Transylvanie, la domination russe dans la Mer d'Azov et la destruction de la puissance militaire ottomane dans la Méditerranée³, en dépit de la sanglante reprise de la Morée (1714).

Une double menace pesa désormais sur l'Empire. L'une vient des ambitions de la Russie qui, ayant assumé trop tôt le rôle de la Pologne dans la question danubienne, est obligée à un recul provisoire (1711)⁴. L'autre vient des prétentions autrichiennes à la complète domination de la ligne du Danube, réalisée temporairement au traité de Passarowitz (1718) qui ouvrait, par la prise du Banat, de la Serbie du Nord et de l'Olténie, le chemin de la Bosnie et de la Macédoine⁵.

¹ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 167 et suiv.

² *Ibid.* p. 172 ; N. Iorga, *Un mare gânditor italian despre luptele din Sud-Estul Europei : Giambattista Vico*, dans les *Mémoires de la section historique de l'Académie Roumaine*, III-ème série, tome XIX (1937) p. 2 et suiv.

³ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 271.

⁴ *Ibid.* p. 320.

⁵ *Chestiunea Dunării*, Vălenii de Munte 1913, pp. 223—224.

Cependant, une fois encore, l'Empire connut une époque de „rajeunissement” inattendu. Ce fut, dit N. Iorga, l'œuvre du Sultân Ahmed III et d'Ibrâhîm Dâmâd, appuyés par la nouvelle classe des Efendi¹, légistes qui cherchent à introduire le système de gouvernement vénitien. Les rênégats tendent à disparaître depuis que les chrétiens sont à même de participer à la vie politique de l'Empire. Mais, tandis que les Grecs Phanariotes, renonçant au rêve byzantin, mettent leurs forces au service de l'état dont ils sont fiers de faire partie, les Turcs leur opposent une aristocratie musulmane dont les membres commencent à s'intéresser au passé glorieux de leurs ancêtres.

Une fois encore, à Belgrade (1739)², la situation est rétablie contre les revendications autrichiennes brisées à Grodzka, et dont le caractère dynastique avait éloigné les Allemands.

Et, si l'Empire fut agité par cette préface de la Révolution Française que fut, selon N. Iorga, la révolte de Patrona Khalil (28 septembre 1730), s'il y eut de nouveaux conflits avec les Perses, du moins l'Autriche dut-elle abandonner, à la veille des guerres de Silésie, son rôle en Orient. L'Empire ottoman y gagna vingt années de paix européenne³. Mais dans l'espace de ces vingt années, il rentra insensiblement dans la voie de la décadence d'où la volonté toute puissante des Köprülü l'avait jadis détourné. N. Iorga remarque que, de fait, l'Empire finit avec sa puissance de conquête⁴ pour devenir, en une certaine mesure, „un pays des Turcs musulmans”⁵. Dorénavant il ne vivra plus que par „la tolérance de voisins trop avides pour s'entendre”⁶.

Telle est la situation au lendemain de la paix désastreuse de Küçük Kainardji (1774) qui ouvre de brillantes perspectives à l'impérialisme russe.

Si ce pays des Turcs „bridé tant au dehors qu'au dedans” suivant l'expression d'un diplomate contemporain⁷, se maintient

¹ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 362.

² *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 445.

³ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 449.

⁴ *Les causes de la décadence de l'Empire ottoman*, p. 18.

⁵ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 466.

⁶ *Les causes de la décadence*, p. 19.

⁷ *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 512 d'après Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I, 1, p. 485, no. MXCII.

en dépit des projets de partage de Catherine II et de Joseph II, la raison en réside non seulement dans l'impuissance manifeste des Habsbourg, révélée par la guerre de 1789—1792, mais surtout dans les perspectives plus brillantes de partage que semblait promettre le déchaînement de la Révolution Française.

La menace russe se fait, par contre, beaucoup plus pressante. La première partie du V-ème volume de l'*Histoire de l'Empire Ottoman* nous offre une description large et précise des différentes étapes de l'avance de la Russie dans la poursuite de son rêve byzantin. C'est l'annexion de la Crimée, reconnue par le traité d'Aynali-Kawaḵ (19 janvier 1784), la conquête de la ligne du Dniester (paix de Jassy de 1791), la garantie donnée à la nouvelle république Ionienne (2 mars 1800), l'occupation des Principautés Danubiennes pendant la guerre de 1806—1812, l'annexion de la Bessarabie (paix de Bucarest du 28 mai 1812), l'avance dans le Delta jusqu'à Sulina (1817) et l'ingérence russe dans l'élection des princes roumains (convention d'Aḵ-Kermān du 25 septembre 1826).

Mais Nicolas Iorga ne se borne pas à l'ensemble des opérations stratégiques et des pourparlers diplomatiques qui, à Tilsit (juillet 1807) et à Erfurt (12 octobre 1808) ouvraient, par le dépècement de l'Empire Ottoman, les plus alléchantes perspectives à l'impérialisme romantique du Tzar Alexandre que Napoléon voulait tenir en dehors des problèmes de l'Europe centrale¹. Le grand historien embrasse le tableau complet des tentatives des Sultāns éclairés, Selīm III et Mahmūd II, qui essayèrent vainement d'insuffler, par des réformes convenables, une vie nouvelle à l'Empire chancelant.

Mais ni la reconstitution de l'armée — qu'elle fut basée, comme le voulait Selīm, sur l'abolition des janissaires², ou sur leur modernisation, suivant l'idée initiale de Mahmūd qui aboutit pourtant à leur suppression (1826)³ —, ni la refonte de l'administration, ni l'essai d'emprunter ses institutions politiques à l'Europe, ne purent enrayer la désagrégation de l'Empire. Les pashas et les a'yāns, mettant ses difficultés à profit, se taillèrent à peu près partout, en Europe comme en Asie, des fiefs qui eu-

¹ *Gesch. des Osm. Reiches* V, p. 173 et suiv., 176.

² *Ibid.*, p. 168 et suiv.

³ *Ibid.* p. 311 et suiv.

rent leur politique indépendante, souvent inspirée par la vie locale et toujours servie par une armée dévouée.

Non content de se mettre en travers de l'unification de l'Empire poursuivie par le Sultân, un de leurs plus illustres représentants, un Paswân-Oghlû de Vidin osa se poser en gardien des traditions de l'Empire et en défenseur de son intégrité menacée par l'Autriche et la Russie dont la flotte apparut bientôt aux Dardanelles (11 février 1807). Mettant à profit l'anarchie qui désolait les provinces laissées à la merci des *kiârjâl*, les Serbes se révoltèrent, avec l'appui des Russes, contre le régime des *dāyi* (dey) spoliateurs (1804). En dépit de la défection de la Russie qui atteignit son but par la prise de la Bessarabie (1812), Miloš Obrenović trouva bientôt moyen de se substituer dans ses attributions au Pasha de Belgrade dont le rôle ne fut désormais que purement symbolique (1816). Les Grecs travaillés par les idées de 1789, par la propagande russe et par l'exemple de la République des Îles Ioniennes, se révoltèrent dans les Principautés Danubiennes, en Morée et dans l'Archipel. Et, tandis que l'Europe entraînée par la Russie, prit à Navarin (26 octobre 1829) une position fausse¹ que l'Empire Ottoman paya de la ruine de sa flotte, l'impérialisme russe — non content des incroyables avantages obtenus à Ak-Kermân (25 septembre 1826) — se lança, avec l'approbation des grandes puissances, dans une nouvelle guerre (1826—1829).

N. Iorga y décèle le triple dessein de la Russie d'affermir son emprise sur les Principautés, d'ouvrir les Détroits à sa flotte et d'assurer l'indépendance de la Serbie². Quant au sort des Grecs, il ne l'intéressait plus. C'est pourquoi, à Andrinople (14 septembre 1829), Nicolas I-er mit à profit le succès de ses armées qui avaient pénétré jusqu'à Čataldja, pour ravir aux Turcs les rayas du Danube que son représentant Kisselef espérait secrètement russifier bientôt³.

Après cette paix qui effaçait „l'Empire ottoman du nombre des Puissances indépendantes” et en rendait problématique „l'existence future”⁴, le Sultân est obligé de reconnaître l'indépendance de la nouvelle principauté grecque, en dépit des succès

¹ *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 330.

² *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 355.

³ *Chestiunea Dunării*, p. 240.

⁴ *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 350 n. 4.

d'Ibrāhīm Paşa en Morée. Dorénavant le sort de l'Empire est entre les mains de l'Europe.

Lorsque l'Égypte, formée à l'école militaire française, se dressa en rivale de l'Empire qui suivait maintenant les leçons stratégiques de Moltke, lorsque sur les trace des Pharaons, Muḥammed 'Alī s'empare de la Syrie en proie à l'anarchie (1831), lorsque les armées victorieuses d'Ibrāhīm pénétrèrent, par le massif du Taurus, en Anatolie et remportèrent la victoire de Konia, l'Europe s'émut enfin. Car, remarque N. Iorga, le maintien de l'intégrité de l'Empire Ottoman était devenu maintenant une condition essentielle de l'équilibre européen¹.

Le Tzar en profita pour jouer le rôle de protecteur de l'Empire et imposer ainsi, à Hunkiār Iskelesi le régime de la clôture des Détroits qui laissait Constantinople à la merci de sa flotte. L'Empire était tombé bien bas.

Lorsque, dans la seconde guerre, son armée fut détruite à Nisib (24 juin 1839), il fallu l'intervention des troupes autrichiennes, anglaises et prussiennes pour lui rendre la Syrie. Ce fut alors, dit N. Iorga, que sur les ruines de la puissance égyptienne se conclut le traité des Détroits (13 juillet 1841) qui fermait l'accès des Dardanelles aux vaisseaux de guerre. L'Europe se réservait la Méditerranée et en chassait la Russie dont la tutelle sur l'Empire Ottoman cessait automatiquement. La Turquie nantie d'une charte par la grâce de 'Abd ul-Ḥamīd devint un état souverain.

À l'Empire universel et international qui n'avait pu se maintenir par suite des désastres militaires et du désordre administratif, succéda la nouvelle Turquie des Tanẓīmāt que la modernisation par l'importation des formes occidentales plaçait sous l'emprise spirituelle et économique de l'Occident.

En échange, l'Europe lui devait sa protection intéressée. Dans la guerre de Crimée (1853—1856) N. Iorga décèle la nécessité impérieuse de protéger cet Orient ottoman que l'Angleterre et la France avaient inondé de produits et de capitaux, contre le Tzar. Ce fut la „faute” des Russes à Sīnūb² qui imposa à l'Europe une double mesure de sécurité : l'interdiction pour les flottes militaires de naviguer dans les eaux de la Mer

¹ *Ibid.*, p. 366.

² *Ibid.*, V, p. 463 et suiv.

Noire et la renonciation russe à l'hégémonie sur le Danube ¹ et au protectorat des Principautés Roumaines.

L'Empire, reçu à Vienne (15 mars—26 avril 1855) et à Paris (25 février—30 mars 1856) dans le concert des états européens et nanti de garanties, assumait désormais la garde militaire du Delta ² ce qui, avec la possession de la Dobroudja et du littoral bulgare, lui assura la prépondérance.

C'était une raison de plus pour ces rêveurs invétérés qu'étaient Reshîd Paşa, 'Âlî Paşa et Fu'âd Paşa de persévérer dans leur essai de rétablir l'Empire de Suleymân le Magnifique en en rassemblant les fragments épars et en les réorganisant d'après le système administratif de Napoléon III ³. Mais la réalité — qui comportait une puissante rivalité entre les chrétiens et les musulmans, l'éveil des nationalités, des difficultés financières extrêmes et la lente pénétration économique de l'Occident ⁴ — se chargea de leur donner un démenti brutal.

Après cet avertissement que fut l'union des Principautés Roumaines (24 janvier 1858), toutes les provinces tributaires de la Sublime Porte, s'arrachant à son emprise, s'acheminèrent vers la poursuite de leurs propres intérêts nationaux et territoriaux ⁵. À ce dynamisme national qui minait l'Empire, les Jeunes Turcs opposèrent une constitution et un parlement qui devaient leur attirer, à la veille de la guerre russo-turque (1877—1878), la protection de l'Europe. Malheureusement pour eux, l'Europe comme unité politique n'existait plus depuis que la France avait été vaincue et l'Autriche chassée de l'Empire Germanique. À la conférence de Constantinople, le principe de l'autonomie des provinces triompha de l'ancien principe de la souveraineté du Sultân.

Livrant à l'Autriche la Bosnie et l'Herzégovine — premier pas vers la réalisation de l'ancien idéal d'Eugène de Savoie ⁶ — le Tzar créa dans la péninsule des Balkans, sous le couvert de formes nationales autonomes, la province russe de Bulgarie (traité de San-Stephano du 3 mars 1878) ⁷.

Si pourtant le congrès de Berlin (13 juillet 1878) ne

¹ *Ibid.* p. 480 et suiv.; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 251.

² *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 477, 480.

³ *Ibid.*, p. 497.

⁴ *Chestiunea Dunării* pp. 254—255.

⁵ *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 519 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 514, 550 et suiv.

⁷ *Ibid.*, p. 582.

permet pas aux Bulgares de s'étendre jusqu'aux portes de Constantinople et d'annihiler la Roumanie, la Serbie et la Grèce, si la Mer Noire resta toujours fermée à l'impérialisme russe en dépit de son avance vers le Danube, l'émancipation des peuples chrétiens des Balkans n'en était pas moins un fait accompli. La Turquie est dorénavant soumise au contrôle européen qui s'exerça successivement au nom de l'Alliance des Trois Empereurs, de la Triple Alliance et de l'Alliance franco-russe.

Pour en secouer la tutelle, le grand homme d'état que fut 'Abd ul-Ḥamīd exploita merveilleusement les rivalités des Puissances auxquelles il abandonnait à tour de rôle quelques débris de sa souveraineté et quelques fragments de son Empire afin d'en prolonger l'agonie. Mais, remarque N. Iorga, l'Empire n'existait plus par suite de la création d'une Bulgarie qui incorpora la Roumélie orientale (18 septembre 1885) et se proclama indépendante, des disputes de Macédoine, des révoltes de Crète, de l'agitation de Samos, des velléités politiques des Arméniens, de l'anarchie kourde et albanaise, des pertes de toutes les possessions nord-africaines dont l'Angleterre, la France et l'Italie s'étaient emparées¹.

N. Iorga clôt son ouvrage sur l'essai des Jeunes Turcs qui, reprenant l'idéal vermoulu de Reshīd, espéraient mettre un frein aux levées du ferment nationaliste en instituant, à coup de décrets, une nation politique ottomane. Mais l'historien de l'Empire ottoman pressentait à cette époque lointaine, que la solution du problème de l'héritage de l'Empire résidait dans le relèvement du peuple turc auquel serait rendu un rôle historique.

* * *

Telles sont, en un sommaire raccourci, les idées fondamentales de Nicolas Iorga sur l'évolution de l'Empire Ottoman. Si nous nous y sommes attardés, c'est que son oeuvre est une source inépuisable. C'est aussi, parce que ses idées, auxquelles le grand historien prête la chaleur et la hardiesse de la vie, éclairent d'un jour nouveau et souvent inattendu, les grands problèmes de l'histoire. Et c'est surtout parce que sa conception historique fait de l'idée un facteur important de l'évolution des sociétés humaines, par cela même que c'est l'idée seule, sous sa triple forme d'idéal, de principe et de tradition, qui leur donne une justification réelle².

¹ *Ibid.* p. 579 et suiv.

² *Generalități cu privire la studiile istorice*, București 1933, p. 71.
<https://biblioteca-digitala.ro>

Ces idées, ces vues nouvelles, jaillissant d'une extraordinaire puissance d'intuition qui lui permit de pénétrer le sens même des faits, par delà leur complexité et leur enchevêtrement, ces idées sont toujours étayées par un patient travail de déchiffrement de manuscrits et d'archives.

En dépit de tout ce que l'on a pu dire ou écrire, celui qui a publié 6 volumes de *Notes et d'Extraits*¹ de documents provenant des archives de Venise, Gênes, Florence, Naples, Raguse, Ancône, du Vatican, de Vienne, de Munich etc., ayant trait à l'histoire de la croisade contre les Ottomans; une chronique sur l'expédition des Turcs en Morée²; en outre 3 volume d'*Actes et de Fragments*,³ 23 volumes d'*Études et de Documents*⁴ et 5 tomes de la *Collection Hurmuzaki*⁵ dans lesquels se trouvent maints documents relatifs à l'histoire des relations turco-roumaines, sans compter d'autres sources de moindre étendue⁶, ce remarquable érudit était vraiment qualifié pour écrire l'Histoire de l'Empire Ottoman. Le grand historien que fut K. Lamprecht l'avait bien pressenti. Et N. Iorga n'a pas démenti son attente.

Venons en maintenant à l'objection qu'on lui a tellement

¹ *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV-e siècle*, tomes I—VI Paris-Bucarest, 1899—1915.

² *Chronique de l'expédition des Turcs en Morée (1715) attribuée à Constantin Dioikétés*, Bucarest 1913.

³ *Acte și fragmente cu privire la istoria Românilor*, tomes I—III, Bucarest 1895—1897.

⁴ *Studii și Documente*, tomes I—XXIII, Bucarest, 1901—1913.

⁵ *Rapoarte consulare prusiene din Iași și București 1763—1844*, București 1897; *Acte din secolul al XVI-lea relative mai ales la domnia lui Petru Șchiopul și a familiei sale*, București 1900; *Acte relative la războaiele și cuceririle lui Mihail Viteazul*, București 1903; *Documente Grecești privitoare la istoria Românilor. Partea I 1320—1716*, București 1913. *Partea II-a 1716—1777*, București 1917; *Acte și scrisori din Arhivele orașelor ardeleni (Bistrița, Brașov, Sibiu) publicate după copiile Academiei Române. Partea I*, București, 1911. *Partea II*, București 1913 dans *Documente privitoare la istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki*, tomes X, XI, XII, XIV, XV.

⁶ *Manuscrite din bibliotecile streine relative la istoria Românilor*, dans les *Annales de l'Académie Roumaine*, II-ème série, tomes XXI-e des *Mémoires de la section historique*; *Une lettre apocryphe sur la bataille de Smyrne (1346)* dans la *Revue de l'Orient latin*, tome III (1895); *Le privilège de Mohammed II pour la ville de Péra (1-er juin 1453)* dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1914 no. 1, pp. 11—32; *Une lettre du Sultan au roi de Pologne sur un conflit de frontière à Akkerman (Moncastro, Cetatea Albă)*, dans le *Bulletin historique* 1916, no. 3—5, pp. 103—104; *Lettres de Jean de Tagliacozzo sur le siège de Belgrade et la mort de S. Jean de Capistrano*, *Bulletin historique* 1921, p. 54.

opposée dans les critiques que les revues firent de son ouvrage capital lors de sa parution.

Si nous ne pouvons nous empêcher de déplorer, pour l'essor des études de turcologie, que ce grand esprit encyclopédique n'ait point ajouté à ses connaissances, celle si rare de la langue turque, il nous faut pourtant circonscrire la valeur de cette objection qui touche de si près à l'Histoire de l'Empire Ottoman.

Remarquons, tout d'abord, que N. Iorga ne se proposa pas d'écrire une histoire du peuple turc, mais bien celle de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire celle d'un organisme politique et militaire de caractère universel qui fut gouverné par une dynastie musulmane et par une classe de rénégats, tout en s'appuyant sur les Turcs ottomans¹. Remarquons encore que N. Iorga entendit traiter par le détail le plus circonstancié les relations qu'entretenait cet Empire avec les peuples chrétiens placés sous sa domination². Qu'il a tenu en outre à suivre, avec une curiosité égale et jamais démentie, toutes les phases du contact de l'Empire avec l'Europe organisé selon des principes spirituels ou divisée par des intérêts économiques ou politiques, s'attachant à en discerner le sens exact. Et il faut avouer qu'il y a réussi pleinement. Car, soit qu'il suive ce contact par la croisade sous son double aspect d'idéal médiéval et d'idéal de la Renaissance, soit qu'il étudie la situation de l'Empire en regard du continent dominé par l'équilibre européen ou par le matérialisme brutal, un fait reste dûment acquis. C'est que les sources les plus riches en détails de cet ordre, sont précisément des sources rédigées en langues européennes, provenant des dépôts de ces archives occidentales dont N. Iorga était un habitué. Ajoutons enfin que, du fait de l'apparition tardive des sources ottomanes et de leur extrême concision, toute une période, celle de la pénétration ottomane en Europe, ne peut être étudiée qu'à l'aide des données des chroniques byzantines et des documents slaves et latins³. Signalons, à ce propos, l'incommensurable service que ce grand historien rendit, grâce à sa double formation de médiéviste et de byzantinologue, aux spécialistes de l'histoire turque.

¹ *Gesch. des Osm. Reiches* V, pp. V—VI.

² *Gesch. des Osm. Reiches*. V, pp. 190—216.

³ F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, p. 15 et su'v.

Remarquons enfin que N. Iorga ne laissa pas inutilisées les sources orientales toutes les fois que ceci lui fut possible, c'est-à-dire lorsque celles-ci se trouvaient traduites. C'est ainsi qu'Ibn Khaldūn, Shihāb ed-Dīn, Neshrī, Muḥyī ed-Dīn, Sa'ed-Dīn, Na'imā et Ewliyā Ćelebi furent scrupuleusement employés. Pour le reste, il se guida d'après l'admirable répertoire de sources qu'est l'histoire de J. v. Hammer.

Il serait encore à noter ici que notre grand historien, qui possédait à un si haut degré le goût du document, poursuivit d'une curiosité toujours allumée et renaissante les chroniques ottomanes qui venaient à être publiées¹. Qu'il ne se fit pas faute non plus de signaler dans sa revue en langue française certaines sources ignorées sur la Turquie² et aussi maintes relations de voyages en Orient³. C'est qu'il ne se contenta pas d'avoir tracé le sillon. Après l'avoir puissamment fécondé, il le prolongea en tout sens.

* * *

Nous n'avons point ici à porter de jugements sur l'œuvre de celui qui fut notre vénéré maître. Nous ne saurions d'ailleurs le faire.

Mais il nous semble toutefois qu'une œuvre bien composée,

¹ N. Iorga, *Cronicile turcești cu izvor pentru istoria Românilor* (Bucarest, 1928) dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 3-ème série, tome IX; *O nouă mențiune turcească despre Români*, note postume, dans *Revista istorică*, Bucarest 1942 p. 26.

² Un livre négligé sur la Turquie, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, tome XVII (1930), pp. 70—90; Un témoignage espagnol sur la Turquie de Soliman-le-Magnifique, dans la *Revue Historique du Sud-Est européen*, 1930, pp. 89—98; Encore une source ignorée sur la Turquie, *ibid.* 1931, pp. 31—32.

³ Quelques voyageurs occidentaux en Orient, *ibid.* 1932, pp. 62—82; Nouveaux voyages dans le Sud-Est européen, *ibid.*, 1932, pp. 130—133; Quelques voyages en Orient, *ibid.*, p. 310; Un Tailleur westphalien en Orient (1829—1840), *ibid.*, pp. 372—379; Encore un voyageur en Turquie au XVI- e siècle : Derschwan, *ibid.*, 1933, pp. 144—155; Trois voyageurs en Orient de 1841 à 1921, *ibid.* 1934, pp. 102—127; Encore un voyageur en Orient, *ibid.*, 1939, pp. 106—108; Un voyageur anglais à Constantinople pendant la guerre de Crimée, *ibid.*, pp. 305—310; Encore un voyageur allemand en Orient, *ibid.*, 1940, pp. 204—208; Un voyageur français en Orient (1869) *ibid.*, pp. 201—204. Les voyageurs français dans l'Orient Européen, Paris 1928; Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient européen. Pour faire suite aux „Voyageurs français dans l'Orient européen, Paris 1928.

appuyée sur une ample information, puisée à des sources si souvent directes, servie par un profond jugement, par une puissante vision des choses et par une étonnante divination de leur sens, et qui laisse à l'esprit une sensation d'équilibre et de plénitude, est réellement une grande œuvre historique.

Tout bien considéré, cette œuvre si riche de savoir et de réflexion occupe une place importante dans le développement de l'historiographie de l'Empire Ottoman. Dépasant ses prédécesseurs par l'envergure de sa conception historique, N. Iorga se refusa à tracer une nouvelle collection documentée de biographies comme l'avait fait en son temps Hammer ou une histoire de la culture comme Zinkeisen. Il entendit faire œuvre d'histoire universelle, c'est-à-dire étudier la vie de cette importante fraction de l'humanité du Sud-Est européen sous tous ses aspects en insistant sur les facteurs qui concoururent à l'organisation et au maintien de l'Empire : dynastie, classe dominante, armée, finances, et qui favorisèrent la survivance des nations conquises. Par là, N. Iorga renouvela presque complètement l'histoire de l'Empire Ottoman en introduisant dans son „architecture” toute une suite de chapitres consacrés à la vie sociale, économique et spirituelle des provinces.

Il le réhabilita aussi, non seulement dans l'œuvre dont nous nous occupons, mais surtout dans l'*Histoire des États balkaniques*¹ qui lui fit bientôt suite. Car selon N. Iorga, ces restes du Moyen âge que furent les états chrétiens des Balkans, ne succombèrent point seulement à cause des Turcs, mais ils subirent, pour des raisons identiques, le sort des formations politiques locales et provinciales d'Occident. Les nécessités d'une nouvelle époque historique qui imposaient en Occident la formation de monarchies absolues, servies par des nations unitaires ayant une religion commune, exigeaient en Orient, l'établissement d'un puissant ordre monarchique qui s'appuyât, à défaut d'une seule nationalité, sur une armée puissante et sur une classe dominante. Ce fut grâce à ce fait que triompha l'ordre ottoman qui correspondait le mieux aux impératifs de cette époque qui vit la dissolution des formations politiques byzantines, slaves et latines de la Péninsule des Balkans.

Au moment où le démembrement de l'État ottoman, conséquence inéluctable de la guerre balkanique (1912) posait le

¹ *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, Bucarest 1914.

problème d'un nouvel équilibre dans le Sud-Est et qui ne se pouvait résoudre que par les armes (1913), le rôle historiques de l'Empire comme facteur d'unification du monde balkanique et comme contrepoids à l'impérialisme slave et allemand, apparut pleinement. L'Histoire justifiait les vues de celui qui avait si bien mérité d'elle.

Et si, par delà les temps troubles que nous vivons, le souvenir ineffaçable de l'Empire sous sa double forme byzantine et ottomane poussera les peuples qui ont recueilli son héritage à montrer une plus grande compréhension pour leur passé commun et vers une amitié des plus étroites, le grand initiateur en aura toujours été Nicolas Iorga.

MARIA MATILDA ALEXANDRESCU DERSCA